

# Variations des représentations linguistiques : des unités à l'énoncé

Stéphane Robert

► **To cite this version:**

Stéphane Robert. Variations des représentations linguistiques : des unités à l'énoncé. Catherine Fuchs & Stéphane Robert. Diversité des langues et représentations cognitives, Ophrys, pp.25-39, 1997, Paris/Gap. hal-00022355

**HAL Id: hal-00022355**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00022355>**

Submitted on 6 Apr 2006

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

In C. Fuchs et S. Robert (éds), 1997, *Diversité des langues et représentations cognitives*, Paris/Gap, Ophrys, 25-39.

## VARIATION DES REPRÉSENTATIONS LINGUISTIQUES : DES UNITÉS A L'ÉNONCÉ

*Stéphane ROBERT*

(CNRS : LLACAN, Paris)

Lorsqu'on traite du problème de la diversité des représentations véhiculées par les langues, on s'attache généralement à la catégorisation définie par les unités de la langue. Le propos de cet article est d'abord de montrer que la question de la variation des représentations linguistiques se pose de manière différente au niveau des unités isolées (lexèmes et morphèmes) et au niveau de l'énoncé, et ensuite de mettre en évidence certains des mécanismes qui relient ces deux niveaux.

Les unités sont le lieu de la plus grande diversité entre les langues à la fois parce que le mode de construction de la référence (catégorisation et parcours référentiel) est extrêmement variable, mais aussi parce que le sémantisme des termes présente une "dimension en épaisseur" variable, non seulement entre les cultures mais aussi entre les individus.

Cependant, dans l'activité de langage, les unités virtuelles sont toujours mises en oeuvre dans un énoncé et cette mise en énoncé produit un "travail" sur les unités. Le sens global de l'énoncé et le sens des unités dans l'énoncé rentrent en effet dans un *processus de construction* du sens au fur et à mesure de l'énonciation. Cette construction se fait à l'aide de mises en relation où les différents niveaux inter-réagissent. Appréhendés au niveau de l'énoncé, les rapports entre pensée et langage peuvent être formulés en termes de projection et de conversion dimensionnelle. La réduction dimensionnelle de la pensée dans la linéarité d'un énoncé est permise par l'articulation complexe et spécifique du langage entre les unités de sens et le sens de l'énoncé, entre l'épaisseur des mots et la linéarité de l'énoncé. Or si la production langagière se caractérise formellement par une *séquentialité* des formes, l'enchaînement des unités dans l'énoncé se caractérise essentiellement par une *non linéarité des effets* de sens.

Cette construction progressive du sens dans l'énoncé relativise le rôle des catégories linguistiques par rapport aux catégories de pensée, car les unités du langage apparaissent alors comme des *outils de départ* pris dans un processus de construction toujours singulier. Les langues utilisent donc des outils variés, mais ceux-ci sont mis en oeuvre dans un processus commun de construction du sens qui reste en grande partie à décrire.

## 1. Variabilité des représentations au niveau des unités

A travers leurs lexiques et leurs catégories grammaticales, les langues découpent le monde de manière variable. Ces phénomènes ont été soulignés depuis longtemps<sup>1</sup>. Ainsi par exemple, suivant les langues, le corps, qui peut sembler être la réalité la plus commune et la plus immédiate, est "découpé" en unités référentielles différentes. Le mot *jambe* en français désigne, selon l'échelle référentielle<sup>2</sup>, soit l'ensemble du membre inférieur, soit la partie en dessous du genou, alors que *tànk* en wolof, dans son acception large désigne la partie en dessous du genou, et dans son acception restreinte, le pied. De même, un français a des "doigts de pieds" dont la traduction mot-à-mot fera rire un anglais. On notera qu'à l'inverse en allemand, les "gants" sont des "chaussures de mains" (*Handschuhe*). Mais il y a plus. Pour accéder à un même référent, les langues construisent des parcours référentiels variables.

### 1.1. La diversité des parcours référentiels

Le mode de désignation d'une même partie du corps peut lui aussi varier. Ainsi, les termes qui désignent les doigts peuvent emprunter un chemin référentiel très différent : en français, par exemple, l'index est "celui qui montre, celui qui pointe", alors qu'en grec ancien il est "celui qui lèche" (*likhanós*). On a donc pour ces deux unités, un même référent mais deux modes d'accès à la référence fort différents. Cette distinction, bien établie depuis Frege<sup>3</sup>, entre "sens" et "dénotation" a été reformulée par divers linguistes en termes de "parcours référentiels" (Corbin et Temple, 1994 : 9)<sup>4</sup>. La diversité des parcours référentiels permet d'expliquer à la fois la variation entre les langues et la différence entre certains synonymes à l'intérieur d'une langue<sup>5</sup>.

On a affaire ici à une propriété fondamentale du langage. Les mots ne sont que des "représentants" de représentations (Culioli, [1987] 1990 : 22) et le mode d'accès à la référence est toujours construit. Cette construction passe par la *sélection* de certaines propriétés du référent pour le désigner et donc par un parcours référentiel variable. Ainsi, dans le cas des doigts, on voit que le grec et le français ont sélectionné deux propriétés fonctionnelles différentes de l'index pour le désigner en fonction de la propriété conçue comme la plus saillante : dans un cas l'aptitude à montrer, dans l'autre celle de racler. Ces choix de parcours référentiels sont à la fois *motivés* (l'index est désigné par l'une de ses propriétés) et *arbitraires* (une seule propriété est sélectionnée parmi d'autres possibles).

<sup>1</sup> Voir notamment, avec des conclusions différentes, Boas (1911) et Whorf (1940).

<sup>2</sup> Sur la variation d'échelle voir Langacker (1991a : 283).

<sup>3</sup> Frege pose ainsi que les deux expressions "étoile du matin" et "étoile du soir" qui désignent le même référent (Vénus) ont une même "dénotation" mais un "sens" différent ([1892] 1971 : 103).

<sup>4</sup> Voir aussi Langacker (1991a : 275) et (1991b : 5, 45).

<sup>5</sup> Ainsi, comme l'ont montré Corbin et Temple (1994 : 10), *électrophone* et *tourne-disque* renvoient (au moins à un moment donné de l'histoire) à un même référent, mais par un parcours référentiel différent. *Electrophone* décrit le mode de production du son alors que *tourne-disque* décrit le fonctionnement de l'appareil. La variation entre les langues fait ici écho à la variation interne aux langues.

La catégorisation lexicale offre ici un exemple des divers aspects par lesquels la variation entre les langues est à la fois *non aléatoire* et *non strictement déterministe*.

Cependant, si le sens d'un mot ne se confond pas avec sa référence, son sémantisme ne se réduit pas non plus à son parcours référentiel. L'"index" n'est pas seulement "celui qui pointe". Le parcours référentiel d'un terme ne constitue que la "propriété typique"<sup>6</sup> autour de laquelle s'organise le sémantisme de ce terme, il n'est que le mode d'accès aux diverses représentations véhiculées par le mot. Ainsi, les différentes valeurs sémantiques d'un item lexical peuvent être décrites comme un réseau de valeurs spécifiques, organisé en relations de famille autour d'une valeur schématique commune (Lakoff, 1987 : 105 et 460 ; Langacker, 1991a : 279-287). C'est cette "relation schématique" entre les diverses représentations véhiculées par les mots qui permet la puissance référentielle du langage, son optimisation. Elle permet notamment de référer à plusieurs entités par un même mot. Par exemple, *un bleu* en français peut désigner à la fois un débutant, une jeune recrue, un vêtement de travail, un fromage ou un hématome<sup>7</sup>, entités qui présentent, à des titres différents, la propriété commune d'être bleues. La polyréférence est un corollaire de la motivation linguistique. Mais dans chacun de ses sens *bleu* renvoie à des champs sémantiques différents dans lesquels le terme a, de surcroît, des connotations variables.

## 1.2. La diversité des langues et l'épaisseur des mots

Les mots sont en effet des déclencheurs de représentations qui rentrent dans un réseau complexe de relations. La plupart de ces phénomènes sont bien connus mais il me semble qu'ils n'ont pas été suffisamment modélisés. Ce tissu d'associations peut en effet être décrit comme une troisième dimension du langage par rapport aux dimensions syntagmatiques et paradigmatiques<sup>8</sup>, ce que j'ai appelé "*l'épaisseur du langage*" (Robert, 1996 : 169-76).

Celle-ci comprend d'abord la ou les valeurs référentielles d'un terme (par exemple les différents sens de *bleu* en français) qui sont codées culturellement et relèvent d'une connaissance commune aux usagers, ce que Auroux a appelé "l'hyperlangue" (1995 : 28). Mais l'épaisseur du mot ne se réduit pas aux diverses valeurs référentielles d'un terme, elle comprend également les diverses "résonances" des mots liées au contexte physico-culturel auquel ils sont associés : univers référentiels des différents *bleus* par exemple, mais aussi connotations variables (le *blanc*, couleur du deuil en chinois et du mariage en français, les différentes connotations entre "un bleu" et "un néophyte"...), scénarios en arrière-plan (par exemple les types de relations marchandes variables derrière les termes qui renvoient au commerce<sup>9</sup>)...

<sup>6</sup> Ce que Culioli appellerait une "forme schématique" ([1986]1990 : 129).

<sup>7</sup> Pour une analyse détaillée des différences entre catégories sémantiques et catégories préréférentielles voir Corbin et Temple (*ibid.*) auxquelles cet exemple est emprunté.

<sup>8</sup> L'épaisseur des mots ne se réduit pas à l'axe paradigmatique : le paradigme définit en effet des classes de mots substituables en une même fonction syntaxique mais il ne définit ni l'épaisseur représentationnelle d'un terme, ni les relations sémantiques entre ces mots substituables (synonymies, antonymie, métonymie, variation connotative...).

<sup>9</sup> Sur les "scènes cognitives" et les "scénario sémantiques" voir Fillmore (1977 et 1982), sur la connotation voir notamment Kerbrat-Orecchioni (1977).

La langue tisse ainsi non seulement des réseaux de relations à l'intérieur du sémantisme d'un terme (relations métonymiques ou métaphoriques, schématicité et extension<sup>10</sup> ...) mais aussi des relations entre différents termes qui sont entretenues soit par le sens (synonymes, antonymes...), soit encore par la forme des mots. Ainsi, dans le *pardon* du français il y a du *don*, alors que le "pardon" du grec évoque le partage d'un savoir (*suggignóskein* "pardonner" = "savoir avec"). Or la notion de don charrie avec elle tout un ensemble de valeurs religieuses liées à l'histoire de la culture judéo-chrétienne. Ces relations morphologiques (étymologiques ou non) produisent des phénomènes d'écho entre les termes d'une langue : la parenté formelle induit des relations sémantiques entre les différentes notions, connotations ou valeurs associées à chacun des termes. Ainsi, les deux expressions, *Côtes du Nord* et *Côtes d'Armor* renvoient au même département breton mais avec une épaisseur sémantique bien différente : d'un côté le Nord (le froid, la grisaille) et de l'autre l'Armor (l'Armorique, les légendes celtiques mais aussi les échos formels entre *Armor* et *Amor*).

Les relations à la fois sémantiques et formelles entre les mots constituent un tissu d'autant plus complexe que forme et sens n'évoluent pas à la même vitesse. Ainsi par exemple un *plombier* n'est plus un artisan qui répare des tuyaux de plomb, l'épaisseur du mot (et donc une partie de son sens) a évolué car elle est prise dans l'histoire de la société qui l'utilise. Pourtant certaines relations linguistiques peuvent survivre à leur démotivation : ainsi la relation métonymique qui permet de désigner par le terme de *plume* celui qui écrit les discours d'un ministre, garde son pouvoir référentiel alors même qu'un écrivain ne se sert plus de plume pour écrire. Ce rapport complexe et mouvant entre les mots et leur sémantisme, l'histoire des formes et l'histoire des contenus, doit inciter à la prudence quand on cherche à capter les représentations cognitives à travers les représentations linguistiques.

Selon les langues, les mots entrent ainsi en résonance de manière extrêmement variable à la fois avec le contexte physico-culturel et le reste du lexique de la langue. Cette dimension en épaisseur est constitutive du sémantisme des termes, elle représente en quelque sorte des harmoniques extrêmement variables par rapport au fondamental que serait la structure sémantique d'un terme. L'épaisseur du langage est un lieu complexe où le linguistique s'associe à la fois à du linguistique et à de l'extralinguistique.

C'est pourquoi l'épaisseur des mots est non seulement spécifique des langues mais ultimement propre à chaque individu, car l'expérience individuelle construit, elle aussi, des relations particulières entre les mots. Le mot *grand-mère*, par exemple, est pris dans tout un tissu d'associations hétéroclites en partie intersubjectives mais aussi en partie strictement personnelles : il évoque pour moi le champ et la structure des relations de parenté bien sûr, mais aussi *Le petit chaperon rouge* (à cause de "mère-grand"), les confitures *Bonne-maman*, les yeux bleus de ma grand-mère, sa soeur et sa maison sur la Côte d'Azur, donc la méditerranée et ainsi de suite<sup>11</sup>.

<sup>10</sup> Sur l'organisation en réseau des différentes valeurs d'un terme voir notamment Lakoff (1987 : 91-115) et Langacker (1991b : 2-5 et 266-78).

<sup>11</sup> C'est pourquoi l'épaisseur du langage représente bien une troisième dimension mais ne constitue pas un espace rempli de manière homogène.

Or cette dimension en épaisseur constitue une propriété fonctionnelle du langage. Elle joue à la fois dans sa puissance représentationnelle, dans la construction du sens d'un terme au sein d'un énoncé et dans les enchaînements discursifs .

## 2. Des unités à l'énoncé : la dynamique du sens

En effet, il s'agissait là des unités virtuelles, telles qu'elles peuvent être stockées en mémoire avec leurs valeurs potentielles. Mais dans l'activité de langage, les unités n'apparaissent jamais seules, elles sont toujours prises dans un énoncé. Or l'énoncé est le lieu d'une *construction* du sens selon un processus dynamique. La mise en énoncé produit alors un *travail* sur les unités. Les différentes mises en relation qui se produisent dans l'énonciation construisent notamment un *frayage contextuel* qui contraint l'interprétation du sens des unités et fait rentrer l'unité dans l'architecturation générale du sens de l'énoncé.

### 2.1. Pensée et langage : séquentialisation et conversion dimensionnelle

La communication (réussie ou non) d'un contenu de pensée sous une forme linguistique implique d'éliminer progressivement l'indétermination première de l'espace discursif entre locuteur et interlocuteur. Cette élimination se fait par un processus complexe qui peut être formulé en termes de projection et de réduction dimensionnelle. Dans l'énonciation, en effet, le locuteur doit projeter sur un axe *linéaire* une pensée *multidimensionnelle* et la *discrétiser* en unités séquentielles. Du fait des propriétés physiques du langage qui est un matériau sonore produit séquentiellement dans le temps, la verbalisation suppose donc de faire passer la pensée par un code particulier qui constitue un goulet d'étranglement. Cette projection d'un espace multidimensionnel sur un espace linéaire implique une conversion, une réduction dimensionnelle vécue souvent par celui qui parle de manière douloureuse, avec pertes et déformations : de mon point de vue de locuteur, les mots en disent moins que ce que je veux dire. Énoncer, c'est *éliminer* de l'indétermination<sup>12</sup> pour construire progressivement un espace référentiel commun aux interlocuteurs.

La grande difficulté d'analyse du langage tient, me semble-t-il, dans cette caractéristique structurelle du langage qui est d'articuler de manière séquentielle dans la construction du sens global de l'énoncé, des mots qui eux-mêmes sont porteurs de sens. Mais le sens du tout ne se réduit pas à l'addition du sens des parties qui le composent<sup>13</sup>. Formellement, les morphèmes sont des unités qui s'additionnent séquentiellement pour composer l'énoncé, mais sémantiquement, les mots ne sont pas des unités de pensée qui s'additionnent pour composer le sens de l'énoncé. Cette interaction complexe entre les deux niveaux de sens (le sens des unités et le sens de l'énoncé) constitue un processus dynamique qui se poursuit pendant toute la durée de l'énonciation. C'est précisément parce que la construction du sens de l'énoncé n'est pas additionnelle que la réduction dimensionnelle de la pensée au langage (et sa reconversion dans l'interprétation du sens de

<sup>12</sup> Ce principe, formulé par A. Culioli (notamment : 1982), peut être rattaché à la théorie de l'information de C. Shannon.

<sup>13</sup> Ce rapport particulier entre les parties et le tout distingue notamment le langage, de la musique.

l'énoncé) est possible. Ce qui rend cette construction non additionnelle, c'est d'une part le fait que les mots sont eux-mêmes porteurs de sens et rentrent dans une épaisseur représentationnelle, cette troisième dimension du langage ; d'autre part certaines propriétés structurelles de l'énoncé qui rendent les effets de sens non linéaires.

## 2.2. Le frayage contextuel : construction progressive du sens dans l'énoncé

Par rapport à la surcharge sémantique potentielle des unités (due à leur épaisseur) et à la sous-détermination initiale de l'énoncé, la mise en énoncé des mots produit un frayage contextuel qui permet de construire le cadre de référence. Ce frayage *active* telle ou telle valeur *latente* du terme enchaîné et en réduit la polysémie première. Ainsi par exemple, le mot *terme* en français peut désigner un "mot" (comme dans l'expression *un terme technique*) ou une "fin" (comme dans *il a mis un terme à leurs relations*). Il peut désigner également une simple fin dans le temps, une cessation (*au terme de sa vie*) mais aussi une fin attendue, un terme qualitatif (*une grossesse arrivée à terme*).

Tous les facteurs contextuels (lexicaux, syntaxiques et pragmatiques) jouent dans la construction du sens de l'unité dans l'énoncé. Dans un *terme juridique* par exemple c'est l'articulation entre le sens de l'adjectif et le sens du nom qui construit la valeur de *terme* comme référant à un "mot". Dans *les termes*, le pluriel implique une fragmentation<sup>14</sup> qui rend le mot comptable. Or les lexèmes exprimant une qualité ne sont pas fragmentables (cf. *\*des blancheurs*), le pluriel élimine donc l'interprétation qualitative de *terme*. De même, le verbe "arriver" dans *arriver à son terme*, est téléique, il implique un processus dynamique orienté vers une fin attendue qui par avance élimine l'interprétation de *terme* comme "mot", et cela même lorsque le contexte sémantique antérieur référait au discours (par exemple *son discours arrive à son terme*). C'est donc vraisemblablement hors contexte ou en début d'énoncé que la valeur prototypique d'un terme est la plus probable<sup>15</sup>.

Le frayage se produit de manière continue au sein de l'énoncé, ce qui permet à un terme d'apparaître avec deux valeurs différentes dans une même phrase, comme dans le slogan publicitaire suivant : *Au lieu de prendre<sub>1</sub> votre voiture pour une remorque, prenez<sub>2</sub> une remorque pour votre voiture*. L'ordre et la nature des compléments construisent pour la première occurrence de *prendre*, la valeur de "considérer comme" et pour la deuxième, celle d'"acheter".

C'est ce frayage par le contexte qui permet la communication : toute l'épaisseur des mots n'est pas présente à chaque instant. Mais le contexte ne filtre pas simplement des valeurs sémantiques, il les construit par une architecturation du sens. Par exemple, dans *une gueule-de-loup fanée*, c'est l'adjectif *fanée* qui reconstruit rétroactivement *gueule-de-*

<sup>14</sup> Ce que Culioli et divers auteurs à sa suite ont appelé une discrétisation caractéristique des termes comptables (Culioli, 1978c : 191 ; Franckel et alii, 1988).

<sup>15</sup> L'épaisseur des mots est en effet traversée par différents pôles de référence, différents "repères" qui fonctionnent comme des attracteurs interprétatifs. Le prototype n'est que l'un d'entre eux. Les individus ont aussi des attracteurs de sens personnels : hors contexte, un linguiste tendra à interpréter le mot *instrumental* dans sa valeur grammaticale alors que pour un musicien il évoquera *a priori* son violoncelle. Si la communication reste possible, c'est parce que les repères contextuels priment sur tous les autres, mais il y a toujours possibilité d'interférence entre les différents "attracteurs de sens".

*loup* comme une unité codée qui renvoie à une fleur et non comme un syntagme complétif désignant la gueule d'un loup.

### 2.3. Différentes articulations entre l'espace en épaisseur et l'espace syntagmatique

L'enchaînement séquentiel construit ainsi un fil conducteur dans l'épaisseur du langage, une "isotopie sémantique"<sup>16</sup>. Celle-ci oriente le sens du terme suivant vers une interprétation congruente avec le champ sémantique construit par ce qui précède. Au fur et à mesure de l'énoncé, les possibilités syntaxiques et sémantiques se restreignent, l'espace référentiel se précise. C'est ce qui explique qu'on puisse souvent finir les phrases des autres par avance. L'épaisseur du langage permet, cependant, de pirater la linéarité de l'énoncé : l'énonciateur peut en effet jouer sur les différentes valeurs d'un terme polysémique en construisant, de manière concomitante, plusieurs isotopies. Cette activation de différentes isotopies est le ressort principal des jeux de mots, l'un des ressorts de la poésie mais aussi celui d'une rhétorique explosive dont les hommes politiques sont friands. Le député André Santini, commentant la baisse de popularité d'Alain Juppé qui par ailleurs avait dit souhaiter un gouvernement "ramassé" ("restreint"), s'est ainsi exclamé venimeusement :

*Il voulait un gouvernement ramassé, il l'a !*

Le contexte situationnel permet d'activer les deux sens de *ramassé*, d'un côté le sens "restreint" (référence au discours de Juppé) et de l'autre, dans un registre familier, le sens de "qui a subi un échec cuisant" (référence aux résultats du sondage). On a donc une double stratification du sens à l'intérieur de l'énoncé. Cette stratification est permise par le double réseau de relations entre les mots : relations syntagmatiques et relations dans l'épaisseur des mots.

Cette double articulation avec l'épaisseur, concentrée dans un seul syntagme, a des effets d'autant plus puissants qu'elle arrive en finale et rétroagit sur l'ensemble de l'énoncé. Il se produit alors une *diffusion* des connotations de la deuxième valeur activée sur le reste de l'énoncé, grâce au réseau de relations tissé dans l'épaisseur des mots. C'est par exemple le cas de la remarque de Laurent Fabius commentant le retour sur la scène politique de Lionel Jospin qui avait laissé entendre qu'il se retirait pour un temps :

*En fait de traversée du désert, la traversée de Lionel Jospin a été celle d'un bac à sable.*

L'isotopie sémantique est construite par l'association entre "désert" et "sable" et l'énoncé est censé comparer des durées de traversée, mais "le bac à sable" charrie avec lui l'univers référentiel des enfants et ces connotations intervenant dans l'épaisseur du terme diffusent à travers le reste de l'énoncé, elles sont rétroactivement associées à l'homme politique. Ces déclencheurs de représentations que sont les mots peuvent agir comme des bombes à retardement.

<sup>16</sup> Le concept est de Greimas (1966 : 96). Par la suite, il a été retravaillé par divers linguistes. Pour une analyse détaillée des différents types d'isotopies voir notamment Rastier (1987 : 87-141).



### 3. L'énoncé : séquentialité des formes, non linéarité des effets

L'énoncé présente ainsi des propriétés structurelles spécifiques, liées à l'articulation entre l'épaisseur sémantique des mots et la construction séquentielle de l'énoncé. Ces mécanismes sont essentiellement caractérisés par une non linéarité des effets de sens.

#### 3.1. Le rôle de l'épaisseur dans les bombes sémantiques

Grâce au frayage contextuel, il y a dans le processus d'énonciation une prévisibilité de plus en plus grande de l'information qui va suivre<sup>17</sup>. Mais celle-ci n'est pas absolue. Il y a toujours possibilité de rupture du fil conducteur. L'introduction d'une information inattendue à la fin de l'énoncé provoque alors un effet de surprise : le poids informationnel est d'autant plus grand qu'il arrive à une place inattendue parce que chargée des spécifications du frayage contextuel. Le double réseau de relations entre les mots (relations syntagmatiques et relations dans l'épaisseur des mots) permet au mot inattendu d'avoir des effets sémantiques non linéaires. On a vu ainsi l'effet rétroactif des bombes sémantiques en finale d'énoncé qui diffusent leurs connotations sur le reste de l'énoncé. Mais l'introduction d'un terme inattendu peut également déclencher une isotopie syntaxique à effets non linéaires.

Cette inversion de la courbe informative est l'un des ressorts de la rhétorique mais aussi de la publicité, comme l'a montré Grunig, à qui sont empruntés les exemples suivants (1990 : 115-145). Nombre de slogans publicitaires tirent leur effet particulier de l'intrusion d'un terme inattendu, improbable et donc à forte valeur informative, dans une tournure familière qui induisait une suite hautement probable. C'est le cas par exemple de "Dim" dans *En avril ne te découvre pas d'un Dim* ou de "Contrex" dans *Aide-toi et Contrex t'aidera*. Le détournement ne fonctionne que parce que le proverbe *En avril ne te découvre pas d'un fil* est présent en arrière-plan de l'énoncé effectif. L'épaisseur du langage permet ainsi des effets de résonance non seulement entre lexèmes mais aussi entre énoncés. L'introduction d'un seul terme (*Dim* ou *Contrex*) dans l'énoncé a donc des effets non linéaires dans la mesure où il active **deux** énoncés, celui qui est construit et le proverbe en arrière-plan, provoquant ainsi une véritable stratification du sens et une interaction sémantique entre les deux énoncés.

#### 3.2. Intonation et autres papillons langagiers

Pour reprendre l'exemple emblématique de la théorie du chaos, il en va des énoncés comme de la météo, une petite variation peut y changer l'équilibre de l'ensemble du système. L'intonation fait partie de ces papillons langagiers dont le battement d'ailes va modifier le climat sémantique. Ainsi, suivant les modulations intonatives, *il vient* pourra exprimer une simple déclaration, une confirmation, une interrogation neutre ou encore une exclamation à valeur de surprise. La variation intonative change donc l'ensemble du sens de l'énoncé.

---

<sup>17</sup> Voir notamment le début de modélisation de Givón (1988) pour lier la structuration de la phrase à la prévisibilité informationnelle du contenu.

Plus généralement, tous les phénomènes de *portée* qui jouent à l'intérieur de l'énoncé sont des facteurs de non linéarité des effets de sens. Ainsi, la portée syntaxique de l'adjectif dans *une gueule-de-loup fanée* provoque une restructuration syntaxique du syntagme qui entraîne un bouleversement sémantique. La portée du focus dans l'énoncé constitue un autre facteur de non linéarité. La variation d'intonation (par exemple) peut déterminer une variation de focus qui change radicalement le sens de l'énoncé dans *Ne l'achetez pas par pitié* : l'énoncé peut avoir deux valeurs opposées (“achetez” ou “n’achetez pas”) suivant la portée de la négation par rapport au focus. Dans le premier cas, la portée sémantique de la négation dépasse le terme qu'elle détermine syntaxiquement (à savoir *acheter*). Nombreuses sont les unités du langage dont les effets sémantiques dépassent ainsi le terme qu'ils déterminent syntaxiquement.

### 3.3. Les unités à portée énonciative

La séquentialité de l'énoncé est en effet traversée par différentes architecturations qui sont aplanies dans l'organisation syntaxique (Robert 1993 et 1996 : 88-101). La structure informative et l'organisation de l'énoncé en thème et rhème<sup>18</sup> est l'une d'entre elles. Mais l'énoncé comporte aussi des déterminations relevant de deux niveaux différents (Culioli, 1978a et 1982) qui définissent deux types d'architecturation à l'intérieur de l'énoncé : le niveau prédicatif (construction d'une relation prédicative) et le niveau supérieur de l'énonciation (mise en relation d'une relation prédicative avec un sujet énonciateur et un temps-lieu de l'énonciation). Certains morphèmes, de par leur sémantisme, ont ainsi une portée énonciative sur l'ensemble de la relation prédicative dans laquelle ils sont pris syntaxiquement. Ainsi par exemple dans *Jean est admirable de travailler ainsi*, l'adjectif *admirable* est attribut du sujet syntaxique *Jean*, mais il exprime également un jugement du sujet énonciateur sur l'ensemble de la relation prédicative <Jean, travailler>.

Dans cette catégorie de morphèmes dont le sémantisme porte sur l'ensemble de l'énoncé et qui ont donc un effet de sens non linéaire, on trouve les termes évaluatifs (Kerbrat-Orecchioni, 1980) comme l'adjectif *admirable*, mais aussi plus généralement les marqueurs de modalité externe exprimant le mode de prise en charge de l'énoncé par l'énonciateur: modalité de l'assertion (affirmation, négation, interrogation, ordre, souhait...), modalité épistémique, modalité appréciative (Culioli, 1978b).

Ce qui permet l'activation concomitante des différents niveaux de détermination, c'est que les mots, grâce à leur sémantisme, peuvent avoir des fonctions dans les différents niveaux. Le morphème *je*, par exemple, relève à la fois du niveau énonciatif (il renvoie au locuteur) et du niveau syntaxique (il désigne le sujet de la relation prédicative). De même, dans toutes les classes morphosyntaxiques, certains éléments peuvent à la fois avoir une fonction syntaxique qui les relie à un autre élément de la relation prédicative et exprimer des déterminations émanant du sujet énonciateur, portant donc sur l'ensemble de l'énoncé (verbe et adverbe exprimant une modalité épistémique : *il semble qu'il ait oublié, il*

<sup>18</sup> L'Ecole de Prague qui a défini la perspective fonctionnelle de la phrase et sa structure informative a ainsi devancé la théorie générale de l'information (pour un historique voir Firbas, 1974 ; voir aussi Chafe, 1994).

*viendra probablement demain* ; adverbe de modalité appréciative : *heureusement qu'il est parti...*).

La non linéarité des effets de sens tient donc, d'une part à une articulation complexe de l'énoncé avec la dimension en épaisseur des mots, d'autre part à l'appartenance des termes à différents niveaux de détermination. Ce dernier phénomène provient de la réduction dimensionnelle à un axe linéaire, imposée par le langage, et qui implique de faire rentrer tous les termes dans une relation syntaxique séquentielle, quel que soit le niveau où jouent les déterminations qu'ils portent. Ainsi, au fur et à mesure de la construction de l'énoncé, l'introduction d'un élément provoque à la fois des résonances sémantiques et des restructurations de l'architecturation de l'énoncé qui ont des effets non linéaires sur l'ensemble du sens de l'énoncé.

## Conclusion

Les représentations véhiculées par les unités du langage sont extrêmement variables de langue à langue. La catégorisation opérée par les unités linguistiques joue certainement un rôle important dans le stockage mémoriel et l'accessibilité cognitive aux référents.

Cependant, dans l'activité de langage, les unités sont toujours prises dans un processus de linéarisation de la pensée dans l'énoncé qui produit un travail sur les unités. Si l'on pose que le sens des unités est construit au fur et à mesure de l'énonciation, le problème des rapport entre pensée et langage (et notamment la question de savoir si les langues nous enferment dans un mode de représentation du monde) se trouve déplacé : les catégories linguistiques ne sont que des outils de départ pour la construction d'un énoncé dont le sens est toujours singulier<sup>19</sup>. Saisie au niveau de l'énoncé, la problématique de la diversité des langues est alors en parallèle avec la question de la variation interne aux langues (polysémie, synonymie, paraphrases<sup>20</sup>). Cette dynamique de construction du sens dans l'énoncé implique de ne pas prendre la catégorisation linguistique comme une catégorie mentale fixe mais seulement comme un élément intervenant à **un certain niveau** de construction des représentations linguistiques. Entre la pensée et le langage, comme entre les unités et l'énoncé, il y a toute une dynamique de construction qui passe par des ajustements, des approximations et d'éventuels ratages.

De plus, cette construction progressive du sens dans l'énoncé est caractérisée par une non linéarité des effets de sens. Celle-ci provient d'une rétroaction constante des unités les unes sur les autres, ce qui suppose des mécanismes cognitifs de type "réentrant" qui restent encore à étudier.

---

<sup>19</sup> Il reste alors à examiner quelles sont les différentes contraintes imposées par les langues au niveau de l'énoncé. Les travaux initiés par D. Slobin laissent entrevoir un niveau intermédiaire de contrainte, entre pensée et énoncé, correspondant à ce que j'ai appelé la "conversion dimensionnelle" et qu'il définit comme un "thinking for speaking". Les distinctions concernant l'aspect, la voix, la détermination nominale, par exemple, contraignent de manière variable le mode de représentation linguistique d'un événement par un locuteur. Mais ces distinctions "are not categories of thought in general but categories of thinking for speaking" (Slobin, 1996 : 91).

<sup>20</sup> Voir notamment Fuchs, 1994.

## RÉFÉRENCES

- Auroux, S. 1995. L'hyperlangue et l'externalité de la référence. In S. Robert (éd.), *Langage et sciences humaines : propos croisés*, Bern : Peter Lang, pp. 25-38.
- Boas, F. 1911. Introduction. *Handbook of American Indian Languages*. Reprint 1966. In P. Holder (ed.), Lincoln : University of Nebraska Press, pp. 1-79.
- Corbin, D. & M. Temple. 1994. Le monde des mots et des sens construits : catégories sémantiques, catégories référentielles. *Cahiers de lexicologie*, 65 : 2, pp. 5-28.
- Chafe, W. 1994. *Discourse, Consciousness and Time : the Flow and Displacement of Conscious Experience in Speaking and Writing*, Chicago : University of Chicago Press.
- Culioli, A. 1978a. Valeurs modales et opérations énonciatives. *Le Français Moderne*, 46 : 4, pp. 300-317.
- Culioli, A. 1978b. Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives : l'aoristique. In J. David & R. Martin (éds), *La notion d'aspect*, Paris : Klincksieck, pp. 191-193.
- Culioli, A. 1982. Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe. *Collection ERA 642*, Paris : Université Paris 7.
- Culioli, A. 1983. The concept of notional domain. In H. Seiler & G. Brettschneider (eds.), *Language invariants and mental operations*, Language Universals Series 5, Tübingen : Gunter Narr Verlag, pp. 79-87.
- Culioli, A. 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*, tome I, Paris : Ophrys.
- Culioli, A. 1995. *Cognition and Representation in Linguistic Theory*. Texts selected, edited and introduced by M. Liddle, Current Issues in Linguistic Theory 112, Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins.
- Firbas, J. 1974. Some aspects of the Czechoslovak approach to problems of functional sentence perspective. In F. Danes (ed.), *Papers on functional sentence perspective*, Prague : Academia, pp. 11-37.
- Franckel, J.-J. & alii. 1988. Extension de la distinction discret, dense, compact au domaine verbal. In J. David et G. Kleiber (éds), *Termes massifs et comptables*, Metz : Université de Metz.
- Frege, G. [1892] 1971. *Ecrits logiques et philosophiques*, Paris : Editions du Seuil.
- Fuchs, C. 1994. *Paraphrase et énonciation*, Paris / Gap : Ophrys.
- Givón, T. 1988. The pragmatics of word-order : predictability, importance and attention. *Studies in syntactic typology*, Amsterdam / Philadelphia : Benjamins, pp. 243-284.
- Greimas, A.-J. 1966. *Sémantique structurale*, Paris : Larousse.

- Grunic, B.-N. 1990. *Les mots de la publicité*, Paris : Presses du CNRS.
- Kerbrat-Orecchioni, C. 1977. *La connotation*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- Kerbrat-Orecchioni, C. 1980. *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris : Colin.
- Lakoff, G. 1987. *Women, Fire and Dangerous Things : What Categories Reveal About the Mind*, Chicago : University of Chicago Press.
- Langacker, R. W. 1991a. Cognitive Grammar. In F. G. Droste & J. E. Joseph (eds), *Linguistic theory and Grammatical Description*, Current issues in linguistic theory 75, Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins, pp. 275-306.
- Langacker, R. W. 1991b. *Concept, Image, and Symbol, The Cognitive Basis of Grammar*, Berlin : Mouton de Gruyter.
- Jackendoff, R. 1992. *Languages of the Mind : Essays on Mental Representation*, Cambridge Mass. : MIT Press.
- Rastier, F. 1987. *Sémantique interprétative*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Robert, S. 1991. *Approche énonciative du système verbal. Le cas du wolof*, Paris : Editions du CNRS.
- Robert, S. 1993. Structure et sémantique de la focalisation. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, LXXXVIII, pp. 25-47.
- Robert, S. 1996. *Réflexions sur la dynamique du sens et la structuration des énoncés*. Mémoire pour l'habilitation à diriger des recherches, Université de Paris 7 : U.F.R. de Linguistique.
- Slobin, D. I. 1996. From "thought and language" to "thinking for speaking". In J. J. Gumperz & S.C. Levinson (eds), *Rethinking linguistic relativity*, Cambridge : Cambridge University Press, pp. 70-96.
- Whorf, B. L. [1940] 1956. Science and linguistics. In J. B. Carroll (ed), *Language, thought and reality : selected writings of Benjamin Lee Whorf*, Cambridge Mass : MIT Press, pp. 207-219.